

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans  
Journal Hebdomadaire  
Fondé le 1er Septembre 1827  
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.  
No. 1100  
Souscription à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.  
En Louisiane et au Mississippi, \$2.00  
Par les Etats-Unis, un an \$3.00  
Par mois \$0.25

## AIME-MOI Aime Mon Chien

A un banc de square. Sur ce banc, à droite un John Bull classique, en habit, botté, le chapeau semi-haut de forme posé à terre, près de lui. Il tient sur ses genoux un magnifique bouquet où l'on peut lire Alliance proposale. A gauche, une Marianne imposante, grosse mère en sabots, à jupe rayée, tricolore bonnet phrygien en tête, bras nus, énormes. Elle est campée comme une harengère, occupe à elle seule les deux tiers du banc. A côté d'elle, traîne un livre qu'elle lisait: The Next War (La Prochaine Guerre), tandis qu'accroupi sur ses genoux, un hideux et formidable caniche noir, le militarisme français (French Militarism), tourne son museau menaçant, sa langue pendante, ses yeux mauvais, ses crocs acérés, vers le tendre et timide John Bull, empiété dans ses déclarations, sa candeur et son bouquet. Et d'un ton hargneux, Marianne dit à son soupriant qui, devant le monstre prêt à bondir, esquise un geste de frayeur:

—Aime-moi! Aime mon chien!

(Love me! Love my dog!)  
Voilà comment certains caricaturistes d'outre-Manche croient pouvoir représenter les relations actuelles franco-anglaises. Amour, délice et orgue, d'un côté; de l'autre, haine, violence et tromperies... Il semble qu'une partie importante de la presse anglaise ait obéi à une sorte de mot d'ordre qui lui enjoignait d'insister plus que jamais sur le caractère menaçant des armements français. Jeu inutile et dangereux. Comme à cette caricature du Star, je préfère la gravure du Western Mail, représentant un énorme géant, vêtu comme un ours, coiffé d'un casque à pointe, balafre des cicatrices habituelles aux étudiants allemands et étiqueté German Aggression! Il est enchaîné dans un cachot, deux boulets aux pieds: le traité de Versailles et le désarmement. Sur le seuil de la porte, John Bull, et un Français, pygmées minuscules, discutent pour savoir s'il convient d'ajouter aux chaînes un troisième boulet, le pacte d'alliance pour vingt années, et le Français dit à son ami:

—Vous pensez peut-être que je suis trop nerveux, mais veuillez vous souvenir que je dois vivre porte à porte avec ce type-là!

On l'oublie trop, en Angleterre. Et puis, aussi bien, la grande accusation que nos adversaires portent aujourd'hui contre nous est notre militarisme, puisque nous sommes à la veille de discuter au Parlement le projet de loi sur le recrutement de l'armée, essayons d'envisager le problème dans son ensemble.

Un premier fait apparaît nettement: nous avons à supporter, à l'heure actuelle, un budget militaire hors de proportion avec nos moyens, et qui paraît un nonsens après une guerre victorieuse.

Un second fait semble non moins évident aux esprits non prévenus: c'est que personne n'a moins que l'Angleterre le droit de nous reprocher ce budget.

Elle en est, en effet, responsable pour une large part. Son attitude a donné à l'Allemagne l'impression qu'elle pourrait compter sur une demi-neutralité bienveillante de sa part, lorsqu'elle essaierait d'échapper aux obligations militaires, territoriales et financières du traité de Versailles. Le vaincu en a immédiatement et largement profité. Il a pris à notre égard une allure hostile. Il s'est refusé à s'acquiescer, a montré la plus parfaite mauvaise grâce à désarmer, nous contraignant ainsi à demeurer sur le qui-vive.

Mais, ce qui rend plus extraordinaire encore le reproche de militarisme adressé par l'Angleterre à la France, c'est que son propre budget de guerre est supérieur au nôtre. La Chambre des Communes a voté, pour l'exercice 1921-1922, une somme de 207.205.000 livres sterling pour les dépenses militaires. L'armée britannique, avec ses 341.000 officiers et soldats, est inscrite pour 106.315.000 livres, dont il convient de déduire \$124.700 livres représentant les frais d'occupation du Rhin. La marine, avec ses 121.700 officiers et matelots, coûte \$2.479.000 livres, et l'aviation, avec ses 30.880 hommes, 18.411.000 livres. Il va sans dire qu'il n'est question ici que du budget militaire de la Grande-Bretagne, et que nous faisons entièrement de côté ceux des dominions, fort importants comme on sait: 204 millions de livres, cela représente, au cours normal du change, environ 5 milliards 200 millions de francs, et, au cours actuel, 10 milliards 600 millions.

Plaçons, à côté de ces chiffres, ceux de notre budget: Armée, dépenses ordinaires (y compris l'aviation, les troupes coloniales et la gendarmerie), 2.960.875.269 francs; dépenses extraordinaires (Sarre, Levant, armée d'Orient), 748.470.185 francs.—Marine, dépenses ordinaires et extraordinaires, 843.618.295 francs. Au total, 4 milliards et demi de dépenses militaires.

Ainsi, nous constatons que le gouvernement de M. Lloyd George, qui, tout le long du jour, affirme à qui veut l'entendre que nos craintes sont excessives, que la menace allemande n'est pas aussi grave que nous voulons bien le dire, ce gouvernement, qui parle de notre "nervosité," demande à son Parlement des crédits de défense nationale beaucoup plus importants que les nôtres. Il est bien évident, cependant, que, surtout depuis la disparition de la flotte allemande, le danger d'une attaque germanique est infiniment plus sérieux pour la France que pour l'Angleterre, qui a su s'assurer à Washington une supériorité navale décisive sur tous les Etats du monde, Etats-Unis compris, malgré une apparente égalité de tonnage.

Je ne sais pas si, pour s'excuser de conserver la plus formidable flotte de l'univers, M. Lloyd George peut faire état d'attaques de sous-marins ou de torpilleurs allemands. Mais, ce que je sais bien, c'est qu'il y a quelques jours, une véritable opération de guerre a été menée à Pétersdorf contre le 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied français par des organisations de combat allemandes. La dépêche du général Le Rond ne nous laisse aucun doute à cet égard. Une perquisition, opérée à Pétersdorf par la Commission interalliée, avait amené la découverte d'un dépôt d'armes, comprenant une centaine de fusils, quatre mitrailleuses lourdes, deux légères, des munitions, des grenades, des pistolets lancefusils, des équipements; en un mot, tout le matériel nécessaire à l'armement d'une compagnie sur le pied de guerre (1).

Une section de l'Orgesch, imaginant que le matériel saisi avait été transporté dans le casernement français, l'attaqua la nuit, à la grenade. L'assaut fut mené avec une violence inouïe, après qu'on eut pris soin de couper les lignes télégraphiques et téléphoniques et de hisser des mitrailleuses sur les toits des maisons voisines. Deux soldats français furent tués, vingt blessés, dont huit grièvement.

Voilà, n'est-il pas vrai, l'indice d'intentions extrêmement pacifiques et d'un complet désarmement? Des incidents de ce genre ne donnent-ils pas le droit à Marianne de conserver encore quelque temps auprès d'elle, pour le malheur de sa bourse, cet énorme caniche qui trouble tant le candide John Bull?

Je ne sais pas quelles sanctions seront appliquées pour cet attentat, mais j'avoue les attendre avec une certaine anxiété. Il y a deux ans, un sous-officier français était tué à Berlin. Notre gouvernement obtint une indemnité d'un million, qui fut, s'il m'en souvient bien, remise à la Croix-Rouge. L'an dernier, dans d'odieuses conditions, le commandant Montalgré était assassiné à Beuthen. J'ai demandé le 28 décembre 1921, au ministre des Affaires Etrangères, si une indemnité avait été versée pour cet attentat, et j'ai reçu la réponse suivante:

"Les indemnités définitives que la Commission de gouvernement de Haute-Silésie a décidé d'accorder par mesure gracieuse (1), à la suite du meurtre du commandant Montalgré, assassiné à Beuthen, ont été fixées: à la veuve du commandant Montalgré, 112.500 francs; à ses enfants mineurs, 112.500 francs à partager par tiers entre eux, soit, au total, 225.000 francs."

C'est pour rien, on l'avouera! On peut se permettre de "descendre" un chef de bataillon français au plus juste prix, en Allemagne! En 1920, un sous-officier célibataire valait un million. En 1921, un commandant marié, père de trois enfants, ne vaut plus que 225.000 francs. J'imagine qu'on se mettra d'accord, pour les simples soldats tués en 1922, à 304 francs 95, "l'un dans l'autre," et, encore, "par mesure gracieuse!"

Il y a quelque chose d'odieusement dans cette "baisse," dans ces marchandages. Mais je ne puis oublier les conséquences politiques que marchandages et "baisse" ne manqueront pas d'avoir dans l'esprit du peuple dont les ancêtres créèrent le wehrgeid (le prix du sang. Plus "homme" vaut socialement, plus l'armée qu'on paie à sa tribu pour son meurtre est forte. Moins la famille ou la tribu exigent, plus on les considère comme faibles. Je suis persuadé—et j'espère le montrer dans une prochaine chronique—que le projet de loi militaire que nous proposons présente de sérieux inconvénients d'ordre matériel et d'ordre moral. Mais je suis trop crédule, hélas! que, dans l'état actuel des choses, et pour un temps que je voudrais d'une extrême brièveté, la France est obligée à des mesures de défense. J'ajoute que j'en veux également à ceux qui nous y

contraignent, amis ou adversaires. ANDRE FRIBOURG, député, Secrétaire la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

(1) Après que ces lignes avaient été écrites et composées, une enquête a amené la découverte, dans l'usine de la Koenigsbrunn, à Pétersdorf, de 3 projecteurs de campagne, 46 tubes de mitrailleuses, 1.800 grenades, 200 bombes à allettes, 150.000 cartouches, 80 obus pour canons de 77 et 400 obus pour pièces de 105; en outre, on découvrit dans la cave d'un boulanger de Pétersdorf 2 mitrailleuses et 140 fusils.

## LE GENIE DE MOLIERE

L'ami de La Fontaine et de Boileau est notre grand comique. Molière raille et fustige les vices et les ridicules des hommes. Selon la devise de la comédie, "il corrige en riant." D'un trait mordant, il découvre le fond des âmes: nul ne lui échappe, nul ne lui ment; il est le "contemplateur." Ces hommes qu'il a observés et disséqués, il les reconstitue par un effort de son génie; il les fait vivre, les jette en pleine action, en pleine existence, sur la scène. Sa verve endiablée anime les valets qui se heurtent, se bousculent, s'aiment et se détestent, se plaignent et se mesurent devant nous; et tous jours allant, venant, tourbillonnant, entraînant leurs gestes, leurs rires, leurs éclats de voix, ils créent un monde immortel, plus vivant et plus vrai que les modèles dont le grand homme s'est inspiré. C'est Toinette, les deux poings sur les hanches, qui dit ses quatre vérités au bonhomme Argan; c'est Trissotin, plus ridicule, à lui seul, que les quatre facultés toutes ensemble; c'est Harpagon, odieux et risible comme son vice, le plus odieux et le plus risible des vices, l'avarice; c'est Scapin, qui les raille tous; Aleste, qui les méprise tous; Célimène, qui les berne tous; Diafoirus, qui les drogue tous; Philinte, qui les admire tous; et Tartuffe, enfin, le héros du mensonge et de l'hypocrisie, qui les trompe tous, pour être, à la fin, trompé lui-même. "Tel cuide enseigner autrui, qui souvent s'enseigne lui-même." L'âme mélancolique du grand rêveur fustige ce monde burlesque, mais s'attendrit sur les âmes sincères et sur les espoirs déçus. Il est toujours du parti des jeunes, des amoureux. Il plait et il pleure; il souffre et il s'amuse. Il est, lui-même, le "malade imaginaire," et le grand comique comédien tombe sur la scène dans un écart de rire mêlé aux larmes que le spectacle de la vie lui arrache jusque en mourir.—Gabriel Hanotaux.

## HUITRES

Lorsque le restaurant du Saumon Truitt eut annoncé son réveillon, les huitres arrivèrent en foule! D'immenses paniers les apportaient et les déchargèrent sur le trottoir. Là le garçon, Eugène, chef des ouvreurs d'huitres, tel Neptune qu'on admire dans les tableaux des bonnes écoles et même des mauvaises, présidait d'un geste autoritaire le groupe des coquillages, personnages muets... Le soir même, le restaurant du Saumon Truitt brillait de tous ses feux.

Dans la grande salle illuminée, de joyeux soupeurs étaient attablés par couples ou par ménages, c'est-à-dire par deux, par trois, ou même par quatre. L'orchestre jouait des fox-trots inédits, et quelques gracieux farceurs, sur des miritons, distribués par la maison, garrulaient des airs encore plus inédits.

L'un même avait mis un chapeau de polichinelle en papier, afin de stupéfier son entourage, et son entourage stupéfait constatait, en effet, qu'il n'était pas plus ridicule comme cela!...

Ce fut ce moment et non un autre que de joyeux amis choisirent pour faire leur entrée. Les Petit-Bourgeois, qui venaient de passer la soirée au théâtre, guidaient par la main leurs intimes M. et Mme Hangard de Villacoubly, qui suivaient les de Missetier, nobles descendants d'une famille de province.

Le patron et le maître d'hôtel s'empressèrent, et le chasseur nègre emporta les manteaux et les chapeaux, avec la joie du Targui ravi d'avoir pillé une caravane, sans avoir risqué—quant à lui—de coups de fusil... M. Petit-Bourgeois ne cessa plus de jouer du mirilton. M. de Missetier ne cessa de boire et M. Hangard de Villacoubly exigea pour sa femme une couronne de roses, ce qui lui donna l'air d'un mouton de concours. On servit le champagne! Une fleuriste répandit sur la table des fleurs; on apporta les huitres... Ce fut alors qu'un gnome immonde, sorti d'on ne sait où, et vêtu d'un tablier crasseux sur des habits sordides, s'approcha de Mme Petit-Bourgeois et lui souffla dans le cou: —Madame!...

Elle se retourna, saisie. —Madame! continua la voix sortie des profondeurs de la terre, un bon conseil... Ne bougez pas. N'ayez l'air de rien! Sur votre assiette, sur le sommet de la queue—je la suis des yeux depuis un quart d'heure—il y a une huitre... Je ne vous dis que cela! Je n'ai pas pu détacher avec mon couteau ce qu'il y a dedans. Vous me remerciez! Je suis un pauvre ouvreur d'huitres, j'ai six enfants, pensez à moi!...

Ayant dit, Eugène—car c'était lui—replongea dans les sous-sols. Mme Petit-Bourgeois demeura muette d'émotion. Elle se mit à scruter les huitres avec une attention sans pareille. Et bientôt, elle poussa un cri.

Dans l'huitre du sommet, cachée sous le manteau de ce mollusque, une perle ronde luisait, use, très blanche et comme mouillée de rosée, brillait! —Une perle de dix mille francs!!! cria M. Petit-Bourgeois, qui d'ailleurs n'y connaissait rien.

Ce furent de toutes parts des applaudissements et des exclamations. L'orchestre cessa de jouer, puis at- taqua la Marseillaise, bien que Rou- ture de Lisle ne fût pour rien dans ces événements. M. Petit-Bourgeois pleu- rait de joie. Sa femme recevait un cadeau de dix mille francs, et ce n'était pas lui qui le payait!

Mme Petit-Bourgeois souriait, radieuse. M. Petit-Bourgeois était vert de jalousie, et le de Missetier rouges de colère. Tous les soupeurs s'écrasaient au- tour de la table pour admirer la trou- vaille... Et M. Petit-Bourgeois al- longa à Eugène un billet de 500 francs.

Mais ce fut le lendemain soir que Mme Petit-Bourgeois tourna au vert et que ses amies averties par télé- phone redevinrent roses de plaisir. La perle, exhibée dans la journée à un bijoutier, avait été reconnue aussi fautive qu'un communiqué russe... Eugène avait changé de restaurant. On ne sait pas où il est allé. Mais

qui ne rêvent que plaies et bosses, qui sont incapables de réduire leurs armements et de s'entendre loyalement. Avec le pharisaïsme inconscient de l'angle-axon et du huguenot, ils se croient en droit de menacer les enfants méchants de la férule financière.

Cet état d'esprit se modifiera. Déjà le monde des affaires est convaincu de la nécessité d'une liquidation; tôt ou tard le sentiment d'honnêteté et la conscience de l'intérêt prévaudront. On comprendra, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'il n'est ni habile, ni juste, de réclamer des dizaines et des dizaines de milliards pour régler une opération qui n'a pas fait sortir un gramme d'or des Etats-Unis, et qui n'a réclamé, tout compte fait, qu'un effort de crédit assez limité. Les avances aux alliés n'ont pas été autre chose que des combinaisons bancaires, permettant de régler des commandes de matériel de guerre qui ont rapporté à l'industrie et à la main-d'œuvre des Etats-Unis des profits énormes. Le jour des bons comptes viendra. Il faut savoir attendre.—Le Renseigné.

## LETRE DE PARIS

### Au Directeur de l'Abeille

Mon cher ami:— Je viens bien tard tenir un engagement que je me promettais, voici quelques mois, de remplir avec promptitude. Vous m'excuserez, j'espère; vous savez quel est le surmenage auquel je dois résister et qui, parfois, m'arrête en plein travail. Mais je ne m'excuserais point moi-même si je franchissais le seuil de l'an nouveau, sans m'être acquitté de ma dette envers vous, envers l'Abeille, envers la Louisiane. Je veux vous adresser avec l'expression de mon amitié, mes compliments pour votre belle initiative et mes souhaits pour sa pleine réussite.

J'ai plus d'un motif pour suivre, avec le plus sympathique intérêt, les progrès de l'Abeille. Et c'est d'abord, parcequ'il est, précisément, un journal louisianais. L'accueil que vous et vos compatriotes me faites, il y aura quatre ans au printemps prochain, en cette chère et précieuse cité de la Nouvelle-Orléans, m'est resté dans la mémoire et dans le cœur. Aurai-je pu l'oublier, au surplus, que vos visites en France, où vous veniez au nom de votre pays, pour exprimer, dans des circonstances solennelles, l'âme américaine en un si pur français, eussent réveillé mon souvenir et ravivé ma gratitude? Une œuvre à laquelle vous êtes attaché ne saurait m'être indifférente.

Et puis, cette Abeille m'apporte, avec son miel, tout le parfum de la Nouvelle-Orléans. Et c'est une ville dont je ne puis prononcer le nom sans une émotion profonde. Vous en connaissez les raisons intimes. Par ma famille maternelle, je suis un peu votre concitoyen. Mes grands-parents, vers 1840, habitaient sur les bords du Mississippi, tout près de l'ancien couvent des Ursulines, une maison où ma mère est née. Je n'en ai pu retrouver que l'emplacement, encombré de matériaux et de friches; mais j'ai revé quelques instants à l'ombre des pacaniers sous lesquels ma mère avait dû ramasser bien des fois le petit fruit croquant et savoureux. A la Nouvelle-Orléans, je me suis découvert, non seulement des amis inconnus qui me regrent avec cordialité, parceque je venais de France, mais encore des parents assez proches, à peine connus jusque là, qui m'accueillirent comme un frère et que je n'oublie point.

Vous le voyez, mon cher ami, j'ai toutes sortes de motifs particuliers pour m'intéresser vivement à l'Abeille. Mais ces motifs ne justifieraient peut-être pas une manifestation publique de mon attachement, s'ils n'étaient fortifiés de raisons plus générales.

Je ne vous aurais jamais vu, je n'aurais aucun lien personnel avec la Nouvelle-Orléans, je n'aurais jamais visité la Louisiane, je ne connaîtrais enfin l'Abeille que pour en recevoir périodiquement les numéros—que j'aimerais encore ce journal, que j'aurais plaisir à vous féliciter de vos efforts en sa faveur et que je ferais des vœux pour sa diffusion.

Il me suffirait, pour éprouver ces sentiments et pour vous en adresser le témoignage, d'être un bon français et un sincère ami des américains.

Un bon français, d'abord! Un bon Français aussi profondément attaché aux vieilles gloires et aux vieilles traditions de sa patrie, que soucieux de son prestige et de sa réputation dans le monde, ne peut que se réjouir de retrouver, au cœur de la Louisiane, un journal vivant et vaillant, rédigé en langue française et pénétré d'esprit français. On nous accuse parfois d'impérialisme, et vous savez, mon cher ami, combien ce reproche est insensé. Mais ce qui est exact et ce que nous pouvons reconnaître ouvertement, c'est que nous aimons à garder un lien moral et intellectuel avec les pays qui furent autrefois nôtres et que, conscients et fiers de notre culture affinée par de longs siècles, nous sommes ambitieux de la répandre au loin. Si cette fidélité de souvenir et d'amour à des contrées que nos pères ont ouvertes à la civilisation chrétienne et dont les enfants, par centaines de milles, appartiennent encore à notre race; si cette ferveur de prosélytisme ardent à distribuer les trésors spirituels accumulés par les générations qui nous ont précédés constitue l'impérialisme, avouez qu'il s'agit là d'un impérialisme exacte- ment contraire à la passion de con- vention et d'orgueil que l'on a coutume de définir par cette expression!

Nous sommes ravis, sans aucune arrière-pensée, de voir la Louisiane heureuse et prospère sous les plis de la bannière étoilée, nous sommes enchantés d'apprendre que la Nouvelle-Orléans tient l'une des premières places entre les ports de la grande république américaine. Mais c'est pour nous un autre bonheur, et de trempe plus douce et plus fixe, que de constater, chez les descendants de nos anciennes familles, et le goût de parler notre langue et le désir d'en assurer le rayonnement.

C'est à la fois le témoignage rendu par l'Abeille et l'œuvre accomplie par ses soins. Comme Français, permettez-moi de vous applaudir et de vous en remercier. Et aussi, je le répète, comme sincère ami du peuple américain.

Relever, agrandir et propager ce journal, c'est j'en suis convaincu, faire œuvre utile à votre patrie.

## Educateur de Grand Renom



LE R. P. EDWARD CUMMINGS, Lecteur de l'Université Loyola, qui vient d'entreprendre une campagne pour des fonds qui permettront d'agrandir les locaux de la grande institution. (Voir article en première page).

## L'Approche du Printemps

Poucette, Lucky, Nello, Mirette! Une chienne, deux chiennes, trois chiennes, quatre chiennes. Le compte y est... Elles ont sauté de la voiture, l'une après l'autre, comme les sujets bien dressés d'une troupe de cirque, et s'élançaient dans l'allée, houeuse encore, du parc de Saint-Cloud.

La bull Poucette est déjà loin, lancée comme un projectile. Elle court si vite qu'elle ne s'arrête jamais où elle veut. La vieille Lucky commence une promenade hygiénique et résignée d'aïeule, et Mirette, plus petite qu'un rat d'égoût, s'en va, frioleuse, évitant les flaques. C'est celle qui trotte toujours sur trois pattes; elle en garde une pour relayer... —Allons, les chiennes, allons!...

Le bois dépouillé montre, sous la broussaille maigre, sa peau toute nue, où les feuilles mortes des chênes colent en plaques écailleuses. Les noisetiers balancent leurs "châtons" séchés, pareils à des chenilles flam- bées et rien ne verdit encore, rien ne semble annoncer la venue du printemps tout proche... —Allons, les chiennes, allons!...

Mais ma préférée, la Nello rouquine, au masque noir, s'arrête. Rigide, une patte de devant levée, elle a l'air d'attendre, d'écouter, de sentir... Son nez subtil frémit, et ses beaux yeux bombés, grands ouverts et fixes, reflètent tout un réseau de ramilles compliquées... O Nello rouquine, sentimentale petite chienne, ne venons-nous pas, toi et moi, de tressailler au même appel, d'ouvrir la narine au même soufflé? Oui, n'est-ce pas son haleine, à lui, son appel, à lui—lui, le Printemps?...

Personne ne le sait, mais il est là, caché. Caché sous cette écorce, caché sous ces écailles de feuilles collées au sol gras par le pied pesant de l'Hiver... Tout ceci, qui nous entoure, est gris, glacé, dur, sous un ciel sans issue, et les gens disent: —Ah! l'affreux, le long hiver!

Ils ne savent pas, Nello, que le Printemps est là, pourtant, et il ne faut pas le leur dire... Il faut garder pour nous, égoïstement, ce printemps de février qui s'efface d'un rien, meurt d'une nuit froide et renaît d'une douce averse... Viens, Nello, Marchons, il fait froid. Il fait froid, mais il y a, n'est-ce pas? quelque chose d'indécible qui passe dans le vent, parfois... Et, quand le vent se repose, il mollit brusquement, et l'on sent à la joue comme le frôlement d'un oiseau tiède... —Allons, les chiennes, allons!...

Tes compagnes courent, Nello... Qu'ont-elles découvert, toutes en rond autour d'un trou de lapin? Ah! c'est la bull noire, cette folle, qui leur aura raconté, les yeux hors de la tête: —Il y a là un lapin, je l'ai vu! Laisse-les fourir, Nello. Il vaut mieux respirer, dans la terre qu'elles rejettent, le parfum inoubliable, l'angoissant parfum du Printemps qui, lentement, s'éveille sous cette terre où il dort, embaumé, depuis l'autre année.

Viens, Nello! Laissons ces folles joueuses. Cherchons le Printemps sous l'écorce, sous le vernis brun du bourgeon, sous l'herbe ancienne, feutrée, brûlée de gel, et qu'une herbe neuve, courte, raidie, invinciblement soulève.

Nous le chercherons jusqu'à la nuit tombante, et, quand nous reviendrons toutes les cinq vers Paris, tu dormiras, confiante et fatiguée, dans la voiture, comme tes sœurs. Alors, je tirerai de mon gant, froissée, chétive, précieuse, la merveille que je viens de trouver—la première violette... Il ira loin. Car il a compris qu'il n'est pas nécessaire de courir pîcher des perles dans l'Océan Indien pour faire fortune, quand on en trouve à Paris de bien convenables pour trois francs la demi-douzaine.—Hervé Lauwick.

## LETRE DE PARIS

### Au Directeur de l'Abeille

Hier, encore, j'assistais, dans une petite rue qui se cache à l'ombre des tours de St. Sulpice, au fond des vieux quartiers dévots et studeux à une cérémonie franco-américaine: l'inauguration par le Nonce apostolique, d'une maison de famille ouverte aux étudiants. Une institution de France et une société d'Amérique ont collaboré à la fondation de cette œuvre, où seront accueillies des jeunes filles envoyées par nos provinces et des jeunes filles débarquées de votre pays. Et, dans cette ingénieuse et bienfaisante initiative, Mgr Caratti, qui connut Washington avant d'habiter Paris, saluait tout ensemble un résultat, un symbole et un instrument de l'amitié qui doit unir les deux républiques.

Oui, je le crois, nous sommes faits pour nous entendre, et par nos qualités communes et aussi par nos différences d'habitudes et de tempérament, qui se complètent plutôt qu'elles ne se contredisent. Or quel moyen plus direct et plus indiqué, d'entretenir et de consolider cet accord, amical et actif, que de conserver et au besoin d'affermir, au sein même des Etats-Unis, votre foyer naturel et traditionnel de culture française. Il y a, dans ce pays de la Louisiane, un point de contact, de rencontre et de liaison entre le vieux patrimoine intellectuel et moral de notre race et la puissance encore neuve mais déjà si riche de votre esprit. La fibre américaine, d'ailleurs, est trop vibrante et trop robuste chez les familles d'origine établies à la Nouvelle-Orléans pour que leur attachement au parler des ancêtres puisse être jamais suspect ni dangereux. Et puis votre population elle-même est trop considérable, elle est trop solidement constituée, pour que l'idée seule d'un péril quelconque, allumé par ce petit jardin de France au milieu de vos immenses territoires, ne soit pas simplement ridicule.

Aucun inconvénient. Rien que des avantages! Avantages pour les relations franco-américaines; avantages aussi—permettez-moi cette incursion, peut-être un peu osée, dans votre domaine intérieur—pour le progrès spirituel de l'Amérique elle-même. Votre génie national est encore un peu comme un amalgame en fusion. Des éléments divers et souvent très distincts s'y combinent et s'y mélangent pour former un métal précieux. Et déjà l'on peut admirer la trame et l'éclat de ce métal, en discernant les qualités propres, en éprouver l'aloï. C'est merveille, en vérité, qu'en moins d'un siècle et demi d'existence et sous le continuel afflux des immigrants, le creuset américain ait pu fondre un tel peuple! Mais l'œuvre n'est pas encore achevée. C'est si court pour une nation, cent cinquante ans d'histoire! Née dans le baptistère de Reims en 496, la France n'a guère atteint la perfection de son génie que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les Etats-Unis semblent partis d'une allure à réussir plus vite. Ils bénéficient, d'ailleurs, des progrès accomplis par l'Europe Chrétienne. Il n'est pas encore, temps pour eux, néanmoins—ce temps viendra-t-il jamais, du reste, et les nations les plus accomplies n'ont-elles pas toujours à tirer quelque profit des expériences et des mentalités étrangères? Il n'est pas encore temps pour eux de négliger, parmi les éléments qu'ils se sentent assimilés à, et qu'ils reconnaissent propres à perfectionner leur physiognomie définitive, cette culture française, dont ils apprécient la valeur, dont ils aiment le goût et la mesure et dont la qualité, enfin, doit être, par eux, conservée avec d'autant plus de sollicitude que la quantité, dans leur pays, s'en rencontre en moindre abondance.

Al-j'exposé clairement ma pensée sur ce point délicat, mon cher ami? Je l'espère! En tous cas, si son expression devait heurter, par hasard, un de vos lecteurs, affirmez sans hésitation, je vous en prie, que ce serait faute de m'être assez nettement expliqué. Car mon dessein n'est inspiré que par ma haute estime et une loyale sympathie pour le peuple américain. Si je reste persuadé que la France, par la grâce du temps qui l'a longuement polie et murie, peut être utile à la jeune Amérique, je suis également convaincu que les Etats-Unis, précisément par les progrès et les initiatives de la jeunesse, par la nouveauté pratique et hardie des conceptions économiques et morales intellectuelles, peut rendre service à la France.

Le succès de l'Abeille peut favoriser cet échange de bienfaits; Dieu lui daigne accorder progrès, développement et longue vie!

FRANÇOIS VEUJLOT.

## LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

New-York.—Des savants qui ont visité hier les laboratoires de recherches de la compagnie de téléphone Bell ont pu entendre une mouche marcher sur une feuille de papier. C'est grâce à un appareil construit par les ingénieurs de la compagnie Bell que les savants ont pu entendre marcher une mouche dont le bourdonnement faisait un grand bruit.

Les ingénieurs feront de nouvelles expériences. Ils veulent entendre sauter une puce. Ils ont déjà pu entendre "causer des fourmis."